

Présentation

Ekaterina VELMEZOVA

Avec ce recueil, nous continuons la série des publications des actes des écoles doctorales en histoire des théories linguistiques, organisées par l'Université de Lausanne (plus précisément par la Section des langues et civilisations slaves et de l'Asie du Sud / CRÉCLECO [Centre de recherches en histoire et épistémologie comparée de la linguistique d'Europe centrale et orientale]). Néanmoins, comme cela était également le cas de nos deux précédents recueils (*Cahiers de l'ILSL*, № 26 [2009] et № 31 [2011]), le contenu de ce livre dépasse celui de nos écoles doctorales: dans ce volume, nous publions également les articles de chercheurs qui ont présenté leurs travaux en venant à l'Université de Lausanne pour d'autres occasions (cours et séminaires, stages, colloques et journées d'études, réunions des participants de divers projets de recherche, etc.). Cela nous permet de réunir dans ce livre les contributions de chercheurs venant de Suisse et de Russie, de France, ainsi que de Lituanie, de Belgique, de Tchéquie.

Malgré la diversité des sujets traités dans ce volume, ce qui est commun à tous les auteurs est leur intérêt pour l'histoire des idées linguistiques, abordée sous différents angles et étudiée à travers plusieurs «traditions» de recherche, ainsi qu'à la lumière des liens qui existent entre la linguistique et d'autres disciplines, d'autres «sciences»¹. Dans la plupart des articles, telle ou telle «tradition» linguistique est discutée à la lumière de sa comparaison avec d'autres «traditions» – comme le montre déjà l'article de Roger Comtet (Toulouse) qui ouvre ce recueil. Dans cette recherche est présenté et analysé en détail le *Linguarum totius orbis vocabularia comparativa*, dictionnaire plurilingue de Simon Peter Pallas, réalisé, dans sa version originelle, en 1787-1789 sur l'ordre de l'impératrice Catherine II. L'ouvrage de Pallas, considéré par l'auteur de l'article comme

¹ En utilisant aussi bien dans cette phrase que dans le titre du recueil les mots *traditions* et *sciences* entre guillemets, nous insistons sur le caractère non ontologique des notions correspondantes, sur la dépendance de leur contenu aux définitions qu'on leur donne. Un hommage à Ferdinand de Saussure s'impose: ici encore, «c'est le point de vue qui crée l'objet» (F. de Saussure, *Cours de linguistique générale*. Paris: Payot, 1971 [1916], p. 23).

«un document original et digne d'intérêt», se situait au carrefour non seulement de plusieurs «traditions scientifiques nationales», mais également de différentes époques, de différents «paradigmes» dans l'évolution des idées linguistiques (compte tenu, bien sûr, de toutes les restrictions et les précautions avec lesquelles la notion de *paradigme*, d'origine kuhnienne, devrait être utilisée en étant appliquée aux études dans le domaine de l'histoire des idées linguistiques). Dans l'article de Jacqueline Léon (Paris), qui étudie une tout autre époque, le XX^{ème} siècle, il s'agit également d'une comparaison: cette fois, de la comparaison entre les premières recherches britanniques et russes, réalisées dans les années 1950 et consacrées à la traduction automatique. Dans les deux cas, insiste J. Léon, les recherches correspondantes s'inscrivaient «dans la continuité de la tradition culturelle sur le long terme», ce qui permet à la linguiste française de dépasser le cadre temporel initialement prévu pour son étude. Si dans la recherche de Guy Jucquois (Louvain) il ne s'agit pas de telle ou telle tradition «nationale», l'aspect comparatif de sa contribution n'en est pas moins évident, car l'auteur juxtapose deux théories (ou, plutôt, «deux types d'explication» renvoyant aux théories connues sous les noms de *Wellentheorie* [cf. la «linguistique aréale»] et de *Stammbaumtheorie* [la «linguistique génétique»]) qui encore aujourd'hui semblent parfois difficilement conciliables. En avançant la thèse que, en réalité, les linguistes modernes ne sont pas obligés de choisir nécessairement entre ces deux modèles, le chercheur belge s'appuie dans son argumentation sur l'analyse des faits de l'histoire des théories linguistiques. Cette approche ne peut que contribuer à augmenter l'intérêt des linguistes d'aujourd'hui pour l'histoire des sciences du langage. Quant à Pierre Swiggers (Louvain – Liège), son article, consacré à Jules Gilliéron, met en avant les liens qui se manifestent, dans l'œuvre de ce dernier, entre la linguistique, d'un côté et, de l'autre, «une géographie, une géologie et une biologie du langage», et c'est ainsi que la comparaison acquiert, cette fois, une dimension interdisciplinaire.

Les articles publiés dans la partie suivante du recueil visent également une comparaison interdisciplinaire, ce qui nous a permis de les diviser en quatre sous-parties thématiques – en nous rendant compte, en même temps, du caractère conventionnel d'une telle division. La première sous-partie, intitulée «Linguistique, épistémologie, philosophie du langage», comporte les contributions de Vladimir Feščenko² (Moscou) et de Patrick Flack (Prague). Dans le premier article est abordée la notion de *conceptologie*, qui est devenue l'un des termes-clés dans les recherches

² Comme dans nos deux recueils précédents des actes des écoles doctorales en histoire des théories linguistiques, à quelques exceptions près (dues aux normes typographiques des *Cahiers de l'ILSL*), dans ce volume est adopté le système de translittération international ou «des slavistes» (cf. S. Aslanoff [Aslanov], *Manuel typographique du russe*. Paris: Institut d'études slaves, 1986, p. 38).

linguistiques en Russie actuelle – en grande partie, grâce à la dimension cognitive qui y caractérise actuellement les recherches linguistiques. D’après V. Feščenko, l’un des précurseurs de cette tendance, supposant un vif intérêt pour l’étude des concepts, fut le philosophe russe Sergej Askol’dov, qui écrivait au sujet du *concept* déjà dans ses travaux des années 1920. Cette même époque, très riche et importante pour les historiens des idées linguistiques, est abordée, sous un autre angle, dans la contribution de P. Flack où sont discutés les rapports compliqués entre la phénoménologie et le structuralisme. Avec cette recherche, le lecteur se déplace à Prague qui, dans les années 1930, était devenue un lieu de rencontre de ces deux courants, ce dont témoigne, entre autres, l’héritage intellectuel du célèbre Roman Jakobson et d’Edmund Husserl. Même si, d’après P. Flack, la linguistique de Jakobson et la phénoménologie de Husserl sont «irréconciliables, voire antagonistes», la prise en compte de deux savants – intermédiaires entre les deux courants, Gustav Špet et Hendrik Pos – permet de ne pas mettre un point final aux discussions au sujet du problème des liens entre la linguistique structurale et la phénoménologie husserlienne.

Dans l’article de la chercheuse lausannoise Kateřina Chobotová, qui ouvre la sous-partie suivante du recueil, est analysé le discours sur les théories de la langue littéraire en Tchécoslovaquie – ce qui nous permet, en passant de l’étude de la philosophie du langage vers le problème du «social» dans ses rapports avec la linguistique, de rester toujours à Prague, l’une des capitales intellectuelles de l’Europe centrale au XX^{ème} siècle. D’après K. Chobotová, les différentes définitions données à la *langue littéraire* en Tchécoslovaquie dans la première moitié du siècle passé, permettent de montrer, de façon manifeste, les liens qui existent entre les théories linguistiques, d’une part, et les intérêts politiques, de l’autre. Les liens entre la linguistique et la politique sont également au centre de l’article de Sébastien Moret (Lausanne), consacré aux idées d’Antoine Meillet sur les langues arménienne et albanaise. Les réflexions du linguiste français sur ce sujet renvoyaient à ses opinions sur le destin des deux nations dans le contexte politique général en Europe après la Première guerre mondiale. Même si Meillet se voulait objectif en essayant de trouver dans certains traits typiquement linguistiques les bases de ses représentations sur le futur politique des Arméniens et des Albanais, S. Moret montre de façon convaincante que, en réalité, il ne s’agissait pour Meillet que de «prouver» des faits déjà établis à l’avance, avec appui sur la linguistique. Les deux contributions qui closent cette sous-partie – celles des chercheuses lausannoises Inna Tylkowski et Elena Simonato-Kokochkina –, sont consacrées à la linguistique soviétique des années 1920-1930. En parlant de la «linguistique sociale», ou «sociolinguistique», E. Simonato-Kokochkina fait le résumé de plusieurs articles d’Evgenij Polivanov où il s’agit de la phonétique et de la phonologie.

Dans la contribution d'I. Tylkowski est proposée à l'attention des lecteurs une analyse des conceptions dites «dialogiques» de Lev Jakubinskij et Valentin Vološinov. Cette étude met en question la légitimité de la thèse sur le texte «De la parole dialogale» de Jakubinskij comme la source principale de la conception du dialogue chez Vološinov. D'après I. Tylkowski, Jakubinskij s'appuie dans sa conception sur la «psychologie objective» (la réflexologie), tandis que la base de la théorie de Vološinov était «sociologique», *par excellence*.

Dans la sous-partie suivante du recueil sont réunies les contributions dont les auteurs s'intéressent non seulement à l'histoire des théories linguistiques, mais aussi à l'analyse des œuvres littéraires. D'ailleurs, dans l'histoire des théories linguistiques, cela était parfois typique également des travaux des intellectuels à qui sont consacrés les articles publiés dans cette division du volume – comme en témoigne, par exemple, l'article d'Irina Ivanova (Lausanne) sur la nature de la *langue* et du *langage* chez les formalistes russes. La chercheuse lausannoise souligne entre autres le fait suivant: si au centre des intérêts professionnels des formalistes était l'analyse des œuvres littéraires, la composante linguistique des études des représentants de ce mouvement ne devrait pas non plus être oubliée, et cela au moins pour deux raisons. Tout d'abord, derrière l'analyse littéraire des formalistes russes, il y avait toujours une philosophie du langage implicite. D'autre part, les linguistes ont participé aux recherches du mouvement formaliste à égalité avec les historiens de la littérature et les critiques littéraires. (Du reste, comme cela est montré dans le compte rendu des deux colloques consacrés à la célébration du centenaire du formalisme russe et organisés en 2013 [cf. l'Annexe], la synthèse des composantes «linguistique» et «littéraire» dans les recherches des formalistes non seulement constitue un facteur important de l'intérêt actuel pour l'héritage intellectuel des formalistes, mais, en même temps, donne aux chercheurs modernes la possibilité d'utiliser dans leurs propres recherches certaines méthodes élaborées par les formalistes.) Ekaterina Velmezova (Lausanne) montre dans son article comment la soi-disant «question slave», l'un des facteurs-clés de la «libre discussion linguistique» en URSS en 1950, a été reflétée dans la prose de l'écrivain russe Aleksandr Solženicyn. Quant aux recherches d'Alessandro Chidichimo (Genève) et de Julija Snežko (Vilnius), le constituant «littéraire» y est plus manifeste que la composante linguistique proprement dite. Or, dans les deux cas sont analysées les réflexions d'intellectuels qui ont contribué de façon importante à l'évolution des sciences du langage: Michel Bréal (connu surtout pour ses travaux dans le domaine de la «science des significations») et Nikolaj Karamzin (dont les idées ont beaucoup influencé les discussions au sujet de la «langue littéraire russe», dans la première moitié du XIX^{ème} siècle). Ainsi la valeur indubitable des articles d'A. Chidichimo et de Ju. Snežko consiste dans le fait qu'y sont présentés des aspects rela-

tivement peu connus de l'activité intellectuelle de personnages dont les noms resteront pour toujours très significatifs pour les historiens des idées linguistiques.

Enfin, la sous-partie du recueil intitulée «Sciences du langage et sciences de la nature dans une perspective historique» est représentée par la recherche de la linguiste parisienne A.-G. Toutain, où est proposée une nouvelle vision du débat entre Roman Jakobson et François Jacob sur les analogies qui existent entre les codes verbal et génétique. Cette analyse nous permet de revenir, une fois de plus, sur la question éternelle – aussi bien pour les linguistes que pour les biologistes – sur les liens entre les sciences du langage et les sciences de la nature.

Espérons que les textes réunis dans ce recueil, aussi bien par la diversité des sujets qui y sont abordés que par la richesse et la variété des méthodes appliquées à la résolution de problèmes très divers, seront d'intérêt non seulement pour les linguistes et les historiens des sciences du langage, mais également pour les représentants des autres branches du savoir: les philosophes et les épistémologues, les sémioticiens, les biologistes, les historiens de la littérature... Cet aspect interdisciplinaire caractérise nos écoles doctorales en histoire de la linguistique depuis leur début (2002); et nous tiendrons à le préserver également dans nos prochains recueils, en assurant, de cette manière, non seulement une collaboration internationale fructueuse avec d'autres universités et centres de recherches, mais aussi une ouverture d'esprit, cette condition *sine qua non* de tout travail intellectuel.

P.S. Je tiens à remercier Patrick Sériot pour son aide dans la sélection des textes de ce recueil, ainsi que Sébastien Moret et Emily Wright pour leurs remarques précieuses qui m'ont été très utiles dans le travail sur les articles réunis dans ce volume.

